

Estuaire poétique

Axel Maugey

Volume 21, Number 85, Winter 1976–1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54954ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maugey, A. (1976). Estuaire poétique. *Vie des arts*, 21(85), 42–42.

estuaire poétique

Axel Maugey

Estuaire

La naissance d'une nouvelle revue de poésie est chaque fois un événement de la plus haute importance. N'est-ce pas avant tout un pari pour la vie, pour un surcroît de vie? Si l'on reconnaît l'effervescence qui a régné, à Montréal, depuis la *révolution tranquille*, il faut rendre justice à des revues comme *Liberté*, *Parti pris* et *La Barre du jour*, sans oublier celles qui les précédèrent, pour avoir réussi à entraîner trois générations sur ce qu'Étiemble appelle les «cheminées des fées».

Aussi, lorsqu'une revue de bonne tenue voit le jour dans la ville de Québec, on peut se demander, de prime abord, quelles raisons animent ses créateurs. Jusqu'alors, n'étions-nous pas habitués en cette ville à une poésie féminine canalisée par les agréables soirées de la revue *Poésie*. Cela ne veut pas dire qu'il faille passer sous silence les manifestations plus modernistes des dernières années. Nul doute qu'il manquait à cette forêt de Brocéliande chérie des poétesses et non des moindres: il suffit de penser à Suzanne Paradis, à la regrettée Reine Malouin et à Georgette Lacroix, pour ne citer qu'elles, un autre courant d'expression qui s'inscrit dans une réalité — risquons le mot — plus diversifiée.

Ce foisonnement existe, à présent, avec le lancement de la revue *Estuaire*, «qui veut faire basculer le pays à l'Est, comblant un vide et un silence presque suicidaires», pour reprendre les propres mots de l'éditorialiste.

La mise en route ne fut pas laborieuse; les quatre fondateurs se connaissaient pour avoir déjà participé, par leur présence ou par leurs œuvres, à l'une ou l'autre des principales manifestations de la poésie au Québec, ces dernières années. Qu'il me soit donc permis d'ajouter que l'amitié aussi bien que la création unissent le peintre Claude Fleury aux poètes Jean-Pierre Guay, Pierre Morency et Jean Royer.

Il suffit de lire les poèmes et les articles de critique pour se rendre compte de la place que les auteurs réservent à Gaston Miron, maître, s'il en est, de la poésie contemporaine. Cela dit, l'inspiration y apparaît comme fort diversifiée. Peut-être l'est-elle même, à l'occasion, un peu trop. Certaines allusions, certaines pirouettes verbales nuisent bien, ici et là, à la hiérarchie des émotions. Mais prises dans l'ensemble, elles ne pèsent pas lourd tant la tempête des mots nous envahit.

Il arrive également qu'un poète semble hésiter à utiliser tel ou tel registre. Mais le tout considéré dans son ensemble s'avère des plus prometteurs, même si certaines parties donnent

l'impression de naviguer à côté de la réalité dévoilée par «le travail nocturne».

Ce premier numéro se caractérise par la recherche, la provocation et la nécessité. Les poètes refusent de contempler les petites «choses trotinantes»: ils veulent plutôt participer à toutes les manifestations de la réalité. Leurs préoccupations rappellent celles qu'ils avaient lors des soirées des *Poètes sur parole*, à Québec, entre 1969 et 1971, ou bien lors de la *Nuit de la poésie*, au Gesù, à Montréal, le 27 mars 1970, où Pierre Morency avait su captiver l'auditoire grâce à une poésie humaine, puissante et généreuse.

L'originalité des créateurs de *Estuaire* consiste à avoir su juxtaposer la fiction et la critique. De Pierre Morency, le texte *Poésie sur le toit* semble dominer les autres. Cette confession émouvante d'un poète du siècle fait parfois songer à des souvenirs de Miron ou de Chamberland.

De son côté, le fervent Jean-Pierre Guay manie l'humour avec beaucoup d'adresse. Rien de ce qu'il publie ne sombre ni dans le sérieux ni dans l'académique: il n'empêche que, toujours, l'amour, chez lui, se hausse facilement jusqu'à nous.

Il m'apparaît, par contre, plus difficile de juger l'œuvre plastique de Claude Fleury. Cependant, les quelques dessins qu'il nous propose suggèrent de façon fort lumineuse le temps qui passe; cet effeuillage propre à la vie et à l'amour réunit en une seule image extrêmement condensée les propos revendicatifs de nos auteurs.

Quant à Jean Royer, ses textes *pluriels* montrent à l'envi la diversité de ses talents. Qu'il écrive une lettre pour manifester son affection envers le poète mauricien Jean-Gérard Théodore; qu'il raconte les moments les plus radieux des *Poètes sur parole*; qu'il chante, dans son *Voyage d'adieu*, son pays et sa ferveur; ou bien qu'il se régale en nous offrant son «Journal» de la murale du Grand-Théâtre de Québec; tous ces textes prouvent le bien-fondé d'une revue qui, nous en sommes certains, n'a pas dit son dernier mot. Il était temps qu'elle prenne la place de bon nombre de revues défailtantes.

Souhaitons que la revue *Estuaire* accueille les créateurs d'ici et d'ailleurs et évite de sombrer, comme tant d'autres, dans des chasses gardées toujours médiocrement entretenues. Pourquoi le prochain numéro de la revue *Estuaire* ne serait-il pas consacré à la nouvelle poésie du Québec? Les fondateurs feraient là une œuvre de la plus haute nécessité.

MAI 1976 — NUMÉRO 1